

S'il en est, et beaucoup trop, pour qui notre époque semble inhumaine, absurde, effrayante, ne serait-ce pas, très souvent, une question d'échelle : ces bien-pensants n'auraient-ils pas rythmé leur propre vie à trop petite échelle ? Il semble alors que notre époque pêcherait plutôt par excès, ce qui est magnifique pour ceux qui sont décidés à « vivre » cette époque, excès compris bien entendu — surtout excès, peut-être.

Je crois qu'il faut être pour les aventures difficiles, pour les œuvres dures, qu'il faut affronter l'Inhumain et l'Absurde, merveilleux tremplin pour ceux qui les transcendent dans leur éthique personnelle.

Si l'Art, peinture surtout, n'a cessé de nous proposer les plus merveilleux excès, en fonction de quoi le médium quotidien peut être supportable, la poésie de maintenant semble trop souvent se contenter de climats mineurs, d'une préciosité dont notre Maintenant n'a que faire, incapable qu'elle est, par manque de force, de tenter les sommets sur lesquels l'ont portée Tristan Tzara, James Joyce et Henri Michaux (cf. par exemple les dernières anthologies).

Aussi est-ce avec grande joie, et, immédiatement, enthousiaste adhésion que j'ai pris contact, il y a quelques années, avec le monde verbal d'Emmanuel Looten — il venait d'achever « Sortilèges » — qui me proposait de sortir en force, en violence plutôt, de ce régime de carême auquel s'était laissé mettre la jeune poésie. J'ai trouvé chez lui le généreux équivalent de cet expressionnisme explosif qui marque les plus audacieuses conquêtes de la peinture vivante de ces dix dernières années.

Son extrême audace dans la prospection verbale, le contenu combien endothermique de ses invectives, le chaos magique de sa matière alchimisée dans le plus anarchique comportement, son installation truculente dans la démesure, cette démesure qui peut être aussi le masque le plus déconcertant d'une multiple et complexe

sensibilité, la nécessité traumatisante de son art de rupture, sont autant de séductions pour qui n'a pas peur des propositions hors mesure de notre époque : Emmanuel Looten refusant l'éloge facile, mettons que j'avoue aimer la Violence. Je ne m'en excuse pas.

Les mises en pages de « La Complainte Sauvage » et de « Meurtre Sacral » ont trouvé bonne place dans une série d'inhabituelles plaquettes-objets qu'il me plaît d'élaborer, en prolongement d'activités artistiques par lesquelles j'essaie d'apporter une contribution aux périlleuses aventures du RÉEL qu'il nous est donné de pouvoir vivre : « Poésie Pour Pouvoir » d'Henri Michaux, « Jamella do Caos » avec Picabia, le « Manifeste Mystique », de Salvador Dali...

N'étant pas pour l'illustration primaire d'un texte, surtout poétique, j'ai cherché des équivalences expressives, métaphysiques, rituelles en quelque sorte, mais hors de toute contrainte de quelque *lithurgie* que ce soit : ce qui a donné les confrontations Mathieu-Complainte Sauvage et Gillet-Meurtre Sacral. Les *epsilon* que l'on nomme trop facilement hasards, ont fait que ces deux peintres ont aussi un rapport de voisinage géographique avec Emmanuel Looten, le premier originaire de Picardie, Gillet moitié Flamand. Mais il ne s'agit ici de rien d'autre que de la confrontation de trois tempéraments totalement individuels, à travers certaines œuvres, dans une équivalence de potentiel : les phénomènes de battement, si souvent redoutés des ingénieurs, qui peuvent en résulter sont pour nous les seuls aptes à nous intéresser vivement. Les calligraphies véhémentes de Georges Mathieu, fervent logisticien des contradictoires, les descentes dans l'Infra-noir pictural de Gillet (chez lui c'est l'art qui joue l'ambiguïté), et les failles verbales sacralisées d'Emmanuel Looten nous posent leurs catégoriques énigmes, au carrefour tonique du Tellurique et du Vivace.

MICHEL TAPIÉ,